

ANTHROPOPHAGES

Il paraît que lorsque l'homme a goûté une première fois de la chair de ses semblables, il en éprouve par la suite un violent et périodique appétit qui ressemble à un accès de frénésie. Les *Windikouk* ou mangeurs d'hommes ne se possèdent plus, dans ces spasmes nerveux de folie transitoire ; leurs traits se tirent, leurs yeux s'animent et étincellent, leurs lèvres s'agitent dans un machonnement horrible. Ils tremblent, ils promènent de toutes parts des regards soupçonneux et font entendre un grognement de bête sauvage.

Bien souvent, dans ces circonstances douloureuses et indépendantes de la volonté du criminel, de nouveaux délits ont été perpétrés sans aucune nécessité, et par cette seule force de l'habitude qui, même pour les crimes les plus hideux, se contracte dès le premier acte ; à moins que la volonté ne s'élève contre cette première défaillance par une réaction puissante et persévérante.

Malheureusement, c'est le contraire qui a lieu, parce que les infortunés qui tombent dans le cannibalisme sont des hommes faibles et sans énergie comme sans principes.

Après avoir dévoré leurs semblables par nécessité—si tant est que le besoin le plus urgent puisse servir d'excuse à un tel crime—ils en viennent à le faire par goût et délectation.

C'est ce que ne prouvent que trop les faits suivants, que je choisis entre plusieurs qui me sont fournis par mon journal de vingt années de séjour chez les Peaux-Rouges.

Chie-Kkè-Nayellé avait goûté à la chair humaine, lors de la terrible famine qui désola le fort Bonne-Espérance. Quelques années après, en 1863, ayant éprouvé un jeûne forcé, en chassant dans les Montagnes Rocheuses, il se dirigea vers le fort Bonne-Espérance pour y chercher du secours.

Outre sa femme, ses deux filles et un petit garçon en bas âge, cet Indien, un Dènè de la tribu des Esclaves, du fort Norman, nourrissait aussi ses deux neveux, orphelins de père et de mère. Ce surcroît de charges n'avait pas peu contribué à l'affamer. Il commença donc, tout en se dirigeant vers le fleuve Mackenzie, par abandonner le plus jeune de ses neveux, qui était âgé de dix ans.

En faisant diligence, le malheureux esclave atteignit le fleuve, au rapide des Remparts, et il y campa. Il ne lui restait plus que trois heures de marche pour atteindre le fort Bonne-Espérance, lorsque le misérable, cédant à une horrible tentation, qui le poursuivait et l'obsédait sans doute depuis plusieurs jours, tua la plus jeune de ses filles à coup de hache, la nuit qui suivit son arrivée en ce lieu fatidique, la fit rôtir et en dévora la chair.

La femme de *Chie-Kkè-Nayellé* ne voulut point prendre part à cet horrible repas. Laissant là ce mari dénaturé, elle se sauva au fort avec les deux enfants qui lui restaient. Son neveu l'y avait déjà devancée, apportant aux Canadiens l'affreuse nouvelle.

Quand le cannibale se présenta au fort, son visage était effrayant, les yeux lui sortaient de la tête, il était en proie à une exaltation terrible et s'ima-

ginait que tout le monde conspirait sa mort. En conséquence, il ne se départit pas un seul moment de son fusil chargé, et ne se livrait au sommeil que lorsque tout le monde était couché et endormi.

Il faut que le christianisme soit bien fort pour adoucir et transformer de pareils monstres.

J'ai connu particulièrement cet homme ; nul n'a un visage plus doux, plus avenant, plus gracieux. Tant il est vrai que les apparences sont souvent fallacieuses. Le nom de *mangeur de monde* lui est resté.

* *

En 1866, me trouvant sur les bords du grand lac des Ours, cette mer intérieure douce, peuplée de harengs, je fis connaissance avec un beau et grand vieillard septuagénaire, à la figure douce et aux manières bienveillantes. Il s'appelait *Kra-nda* (les yeux de lièvre), il était veuf et n'avait qu'un seul enfant, un fils, âgé de quinze ans, qui ne quittait jamais son père.

Il me gagna par sa douceur et son affabilité, par

—Je remarquai, me dit M. Taylor—c'est le nom de l'officier—qu'il portait sur le dos une gibecière en filet qui paraissait contenir quelque chose de lourd. Je voulus savoir ce qu'il y avait. Je lui désignai donc une case vide pour logement temporaire, et je l'y observai. En entrant dans la maisonnette, l'Indien se hâta d'aller suspendre derrière la porte sa carnassière, ainsi que le font les sauvages lorsqu'ils veulent mettre quelque morceau de viande hors des atteintes de la dent des chiens.

“Ce mouvement ne m'échappa point, et me confirma dans ma conviction que *Kra-nda* me trompait. La nuit venue, je profitai d'un moment où l'Indien était sorti de la case, pour aller plonger vivement la main dans sa gibecière. Je la retirai plus vite que je ne l'y avait mise, frappé d'épouvante et d'horreur. Savez-vous ce que j'y avais trouvé ? Deux mains, monsieur, deux mains humaines, fraîchement coupées sans doute, et déjà cuites, dont l'une avait été grignotée par cet homme abominable.

“C'étaient les mains de son beau-frère.

“Je rentrai chez moi en proie à la terreur, car j'étais presque seul au fort ; mes serviteurs étaient en voyage. Je me barricadai dans ma case et me couchai, ayant un fusil chargé à mon côté. Néanmoins, je ne pus fermer l'œil de toute la nuit ; j'avais sans cesse devant les yeux l'affreuse gibecière et son horrible contenu.

“Le lendemain, j'alléguai un prétexte quelconque à *Kra-nda* pour le congédier, après lui avoir donné de la viande de renne.”

Le pauvre Mangeur d'hommes eut une fin tragique et misérable :

En 1870, la famine sévit de nouveau et sévèrement dans les immenses steppes de lichen qui entourent, sur trois côtés, le grand lac des Ours. Le renne qui, d'ordinaire, s'y montre en aussi grand nombre que les étoiles dans le firmament, le renne y manqua complètement. Il demeura dans les forêts malingres qui s'étendent au Nord et à l'Est du fort Bonne-Espérance. Le poisson restait aux Indiens comme seule ressource ; mais la glace est si épaisse durant l'hiver, que ceux-ci ne purent faire la pêche. D'ailleurs, ils n'avaient pas de filets à harengs. Ils préférèrent se transporter en hâte dans les parages de Bonne-Espérance pour vivre dans les Montagnes Rouges. Ces Indiens avaient alors deux impotents parmi eux, qui devaient nécessairement nuire à leur fuite précipitée, en entravant leur marche. C'étaient le vieillard

Kra-nda, devenu trop infirme pour chasser et voyager, et un jeune homme de vingt-cinq ans, nommé *Kfwitewé* ou Grosse-Tête, que les fatigues de son dernier voyage d'été, au service de la compagnie d'Hudson, avait fait tomber en consommation.

Ils furent abandonnés sans pitié. On sacrifia ces deux hommes pour le salut de la peuplade entière.

Le vieil anthropophage se soumit avec résignation à l'horrible sort qu'on lui destinait ; mais Grosse-Tête ne put supporter ce cruel destin avec la même indifférence. Il manifesta des terreurs et un désespoir qui auraient dû toucher ces cœurs de glace. Il pria, supplia, il pleura. On fut sourd. On leur alluma à tous deux un feu de sapin, par un dernier mouvement de commisération, et ils furent abandonnés comme des cadavres à l'âpre morsure d'un froid de plus de 40 degrés centigrades et à la dent des loups.

Ainsi périt *Kra-nda*, le mangeur d'hommes.



Je saisis ma hache et mas-acrai mes deux petites filles.—Page, 334 col. 2.